



**Le
Cœur arrière**

Arnaud Dudek

Les Avrils

À Arthur.

On ferme les yeux ; on écarte les bras ; on se laisse évaporer. Et alors, petit à petit, on s'élève.

Paul Auster, *Mr Vertigo*

*I'm getting older
I think I'm aging well
I wish someone had told me
I'd be doing this by myself.*

Billie Eilish, *Getting Older*

COURSE D'ÉLAN

Un père et son fils paraissent rue des Tourterelles, en provenance de la rue de la Cendrée. C'est un joli dimanche matin avec soleil brillant et vent frais, qui mériterait un vin blanc gras en bouche, un plaid en tartan et une chaise en résine tressée – mais un dimanche matin creux comme un bambou au bout du compte, parce qu'il n'y a ni plaid, ni vin, ni chaise à l'horizon. Le père et le fils viennent d'acheter, à la boulangerie située en face de la mercerie qui a fait faillite deux ans plus tôt et arbore un panneau *À louer* rouge, deux baguettes pâles et un chausson aux pommes. Même allure, même silhouette, même douceur dans le regard, même paire d'yeux verts aux longs cils. Regardez-les reboutonner leur manteau. Regardez-les ajuster écharpe et tour de cou. Regardez-les reprendre leur marche rapide. C'est le père qui porte les baguettes ; cheveux grisonnants aux tempes, visage émacié, une bonne vingtaine d'années d'excès en tous genres – vitesse, alcool et tristesse principalement. Le fils s'appelle Victor ; c'est lui qui s'occupe du chausson

aux pommes. S'il ressemble beaucoup à son père, il a tout de même pris la fossette au menton d'une mère qui n'est plus dans les parages depuis un moment.

D'ordinaire, ils rentrent chez eux par le quartier des Cimes, la rue des Perdrix, la rue Anatole-France et l'allée des Mûriers, hop, numéro 15, clé, serrure. Aujourd'hui, le père choisit d'innover :

– Viens, dit-il au fils, on prend à droite.

La droite, c'est le parc de l'Arbre-Sec ; cela allonge un peu, cinq bonnes minutes, mais le chemin est nettement plus agréable. L'annonce de l'entorse à leurs habitudes laisse Victor indifférent. Même pas un mouvement d'épaules. Cette décision, anodine de prime abord, se révélera pourtant décisive avec le temps.

À côté du saule pleureur centenaire que l'on croit surgi d'un conte de fées et que, chaque année, la mairie menace d'abattre avant de faire machine arrière parce que la population s'émeut, s'offusque ou pétitionne, il y a un sac. De sport. Orange. Orné d'une virgule noire. Bandoulière réglable, anse rembourrée, contenance 50 litres. Son propriétaire trottine quelques pas derrière, dans le carré de sable fin réservé aux sportifs, longs cheveux blonds, bandana, lunettes noires, combinaison rouge, jaune et bleu à larges emmanchures. D'un mouvement fluide, le jeune athlète s'étire, s'approche du sac, prend une serviette, s'éponge le visage, sort une gourde, boit une longue gorgée de ce qui pourrait être une boisson énergétique qui améliore la capacité musculaire et l'endurance pendant l'effort. Il replie sa serviette avec

soin, la range dans le sac, y glisse avec le même soin sa gourde et ses lunettes noires.

Puis il se plie en deux.

Littéralement.

Cette souplesse, cette facilité, ce regard : il ne s'agit pas d'un sportif du dimanche, se dit Victor. Cet homme égaré près du saule pleureur, c'est autre chose. Père et fils s'arrêtent pour le regarder courir, talons-fesses, talons-fesses, talons, faire dix fois le tour du grand carré de sable qui abrite habituellement des parties de football de septième division ou des concours de pétanque plus propices aux palabres qu'aux records, fesses-talons, fesses.

La durée d'entraînement joue-t-elle sur la performance ? se demande Victor en le suivant du regard. Dans seulement 1 % des cas, a conclu une étude que Victor n'a jamais lue, évidemment, puisque c'est encore un enfant, les chercheurs ont souligné qu'au plus haut niveau, outre les différences physiologiques influencées par les gènes, la personnalité, la confiance et l'expérience font la différence. Expérience, confiance, personnalité : l'athlète blond n'en manque pas, aucun doute là-dessus. Il doit multiplier les meetings, les exhibitions, les compétitions, il doit gagner sa vie en courant, en sautant, en lançant. Un champion. Un vrai.

Mon salaire ne suffit sûrement pas à payer ses chaussures fluorescentes, songe le père. Il doit avoir pas mal de médailles dans ses tiroirs, suppose le fils. Oublié le pain mou et le chausson aux pommes ; une lumière s'est glissée dans leur ombre, et tous deux s'en nourrissent.

Tiens, le jeune homme accélère, des foulées souples, élastiques. Son buste se bombe, sa course prend encore plus d'amplitude, ses genoux montent. Son pied droit griffe soudain le sol, et voici qu'il rejoint l'air, oui, voilà qu'il vole durant quelques fractions de seconde – avant de redresser son train d'atterrissage, puis de se réceptionner dans le bac à sable presque trop petit pour lui.

– Étrange, murmure le père en haussant les épaules.

Les sourcils de Victor, douze ans, 1,60 m et 43 kilos, se transforment quant à eux en accents circonflexes

Plus tard, le père fait griller des steaks hachés dans une vieille poêle, met la table pour deux en veillant à aligner parfaitement couteaux et fourchettes, hop, une feuille de Sopalin en guise de serviette, c'est parfait, on se croirait dans un restaurant bistronomique. Victor, lui, se dit que cela doit être extraordinaire de courir, puis de s'élever ainsi. On doit se prendre pour le fils du vent.

Une lumière dorée tombe sur le plan d'eau de Tartagine, un bassin artificiel situé à l'extrême sud de la commune, en lisière de départementale. Sur un coin d'herbe grillée, trois gamins poussent des billes avec le pouce et l'index. Deux enfants dodus à la peau mate, bruyants et agités. Et puis un garçon longiligne, concentré, qui retient l'attention par son regard fiévreux de compétiteur. Victor ne cherche pas à gagner, ce n'est pas ce qui importe, il veut tout simplement faire mieux que la fois précédente, dans un défi continu avec lui-même.

Les billes les lassent ; ils décident de partir à l'aventure. Au milieu des arbres, entre un sac poubelle éventré – os de poulets, pots de yaourt, couches – et un pneu de mobylette, les garçons découvrent un vieux fauteuil rouge carmin : l'écrin parfait d'une partie d'Action ou Vérité, allez. Tour à tour, ils prennent place sur le trône. Tour à tour, ils choisissent : vérité ou action ?

Les frères Rojas préfèrent parler. L'aîné confesse ainsi son béguin pour la belle Allysson, et jure sur la tête

de sa grand-mère tétraplégique qu'il l'a déjà embrassée – mais sans la langue, hein, avec c'est dégueulasse, et puis elle a des bagues, ce serait trop dangereux.

– Un bout de langue coincé là-dedans, beurk...

Le plus jeune avoue qu'il a déjà lu une revue porno chez son copain Lazare, cité des Nénuphars, une revue du père de Lazare, le vigile du Super U, ce pervers dont l'œil frise dès qu'une jolie femme pousse son Caddie devant lui, bref, dans la revue il y avait des choses vraiment bizarres, comme une bande de sauvages enragés autour d'une fille, qui se tenaient l'engin en souriant.

– C'était un truc de malade, les gars.

Victor, lui, enchaîne les actions, top dix tractions, top le poirier contre le chêne.

– Tu sais faire des pompes sur un bras ?

Oui, il sait faire. Il ne transpire même pas, s'émerveille l'aîné des Rojas.

– Tu pourrais pas choisir vérité de temps en temps ? ajoute-t-il aussitôt pour faire rougir Victor. On voudrait savoir si t'as déjà roulé des pelles.

Victor rougit.

– Vous êtes vraiment cons, souffle-t-i

Il y a de nombreux moments de cette couleur dans l'enfance de Victor, des instants bleu pâle, vert pâle, des scènes tout à la fois vides et pleines, avec ses deux copains, des moments qui finissent par devenir transparents vers 19 heures, quand tout est dit, tout est fait ; Victor a tout gagné, tout est plié, les billes, le foot et le reste, alors c'est l'heure de prendre la douche, l'heure de mettre la table

en soupirant, on se sépare d'une poignée de main molle, salut les gars, puis Victor retrouve le silence de la maison et de son père. C'est l'été malgré tout, la lumière dorée souhaite une bonne nuit aux moustiques et aux troènes, le sommeil chasse l'ennui, on rêve des montagnes que l'on veut gravir, des chemins qui feront quitter une commune de cinq mille huit cent cinquante-six habitants qui se compose de trois hameaux distincts, a été pillée par l'armée française de Louis XIV, s'est développée grâce à l'activité de l'industrie charbonnière, compte deux lignes de bus, et affiche un taux de chômage deux fois supérieur à la moyenne du pays. Qu'ils rêvent, Victor, les Rojas et les autres, parce qu'il n'y a rien de mieux à faire par ici. Rêver, ce n'est déjà pas si mal.